



— *Je vous défendrai contre cet homme.*

(Page 2910).

C. I.

LIVRAISON 365

Soudain un coup l'assomma... il s'écroula sans même pousser un gémissement.



Le lendemain Zoroaster bey se fit annoncer chez Amy
Elle le pria de monter dans sa chambre, où elle était occupée à faire ses malles...

Zoroaster fut effrayé de sa pâleur ; il contempla avec pitié ce beau visage, qui ne pouvait pas dissimuler son désespoir.

— Vous êtes malade, madame ? demanda-t-il.

— Non, mais je ne me sens pas très bien, car je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais trop impatiente de quitter Tiflis.

— Vous voulez partir aujourd'hui ?

— Oui, j'espère que cela me sera possible.

— Personne ne peut vous forcer à rester, madame.

Où pensez-vous aller ?...

— En France !... Mais asseyez-vous donc.

Et elle lui offrit un fauteuil.

Zoroaster s'assit et la regarda pensivement.

Puis, lentement, il parla :

— Après tout ce que vous m'avez dit, madame, je ne vous conseillerais guère de retourner en France. On vous causera de nouvelles difficultés là-bas, car il semble que vous avez des ennemis très puissants contre lesquels il vous est impossible de lutter.

— Vous avez raison ! répondit Amy découragée... mais où dois-je aller ? Je n'ai aucune autre ressource...

Zoroaster bey ne répondit rien, mais il contempla la jeune femme d'un air grave. Puis, après quelques minu-

— Restez ici, madame... sous ma protection...

Amy réfléchissait.. Elle se demandait :

— Que deviendrai-je dans cette nouvelle aventure ?

Zoroaster bey comprit son hésitation et s'efforça de la rassurer.

— Acceptez ma proposition, mademoiselle. Vous ne le regretterez pas. Je vous emmènerai chez moi, et vous serez libre de rester tant que vous voudrez dans ma famille.

L'offre paraissait tentante à l'aventurière.

Il avait parlé de sa famille... Cela lui assurait que ses intentions étaient bonnes.

— Votre famille est-elle nombreuse, prince ? demanda-t-elle.

— Je vis avec ma mère et mes deux sœurs.

— Mais qui vous dit qu'elles accepteront la présence d'une étrangère auprès d'elles ?

— Dans ma maison, c'est moi qui commande, mademoiselle. Le ton était autoritaire, mais dans les yeux de Zoroaster bey il y avait une expression de grande bonté.

— Ce serait trop beau ! Pouvoir se retirer dans les montagnes et vivre dans la solitude !...

Son visage s'éclaira...

— Eh bien ! acceptez ; et je viendrais vous chercher le plus tôt possible.

Elle lui tendit la main :

— J'ai confiance en vous, Zoroaster bey, j'accepte.

— Merci, mademoiselle.

Il se leva et prit congé.

— Dites-moi quand puis-je venir vous chercher ?

— Je préférerais venir tout de suite avec vous., j'ai peur de rester seule ici.

— Vous n'avez plus de raison d'avoir peur... répondit Zoroaster bey tandis qu'un sourire étrange glissait

sur ses lèvres. Rien ne peut vous arriver désormais, je vous l'ai déjà dit. Si vous le permettez, je viendrai demain matin vous chercher.

Amy le remercia chaleureusement. Il lui baisa la main encore une fois et sortit.

Dès qu'elle fut seule, une peur atroce assaillit la jeune femme. Elle allait rester seule dans cette maison encore toute une nuit. Que ne pouvait-il lui arriver pendant ce temps ?

Dubois viendrait... ou peut-être l'avait-il même déjà dénoncée à l'Etat-Major russe ?

Alors, on l'arrêterait tout de suite.

Lorsque Zoroaster bey viendrait dans la matinée, il ne la trouverait plus.

— Grand Dieu !... j'aurais dû insister pour qu'il m'emmène tout de suite.

Elle passa la journée derrière les portes closes, et n'osa même pas quitter sa chambre pendant quelques minutes.

La femme de chambre lui apporta du thé et des gâteaux, ce fut tout ce qu'elle mangea pendant cette journée.

Il lui semblait que le temps ne passait pas. Ses bagages étaient faits ; assise sur le divan elle restait immobile, réfléchissant à son avenir.

Que lui réservait le destin ?

Peut-être avait-elle échappé à un malheur, pour tomber dans un autre ?

Comme elle se posait cette question, son cœur se mit à battre anxieusement.

Soudain, on frappa très fort à la porte.

Une terreur folle s'empara d'Amy. Elle ferma les yeux et ne répondit pas.

On frappa de nouveau.

La malheureuse crut que son cœur allait s'arrêter net.

CHAPITRE CDVIII

Chaque jour, Brigitte de Stetten et Hannsheinz de Elbingen se retrouvaient le matin à déjeuner.

Mme de Schwartzkoppen se réjouissait de voir le jeune homme et d'entendre sa voix claire lui souhaiter le bonjour.

Et sa joie augmenta, lorsqu'elle s'aperçut que la joie de vivre revenait lentement dans le cœur de la jeune femme.

Elle inventait mille prétextes pour laisser les deux jeunes gens en tête-à-tête et comme toutes femmes d'un certain âge, elle trouvait plaisir à jouer le rôle de la providence.

Dès que Hannsheinz de Elbingen avait parut, Mme de Schwartzkoppen avait commencé à faire des plans pour l'avenir.

En les entendant parler du passé, elle avait crû comprendre, qu'il y avait eu entre eux une très grande amitié et elle se disait que ce sentiment pourrait, un jour, se transformer en amour pour Brigitte.

Les premiers jours, le jeune couple n'avait fait que de courtes promenades, sur une petite colline, près du lac.

Un jour, regardant le beau paysage, illuminé par un soleil resplendissant, Brigitte entendit Hansheinz de El-

bingen soupirer profondément.

Elle le considéra avec étonnement et demanda :

— Qu'as-tu, Hannsheinz ?

Le jeune homme sourit d'un air forcé et la contempla avec des yeux pleins de tristesse.

— Ne devines-tu donc pas quelle est ma peine ?

Brigitte haussa légèrement les épaules.

— Excuse-moi, Hannsheinz, mais je ne devine pas ce qui te fait soupirer ainsi.

— Parce que tu ne fais pas attention à moi, Brigitte.

— Qu'as-tu, aujourd'hui, Hannsheinz ?

— Il y a des jours, comme cela... Nous, qui avons été en Afrique, nous connaissons des tristesses sans cause. D'ailleurs, c'est un phénomène bien connu...

— Tu plaisantes.

— Mais non... tu t'en es aperçue tout à l'heure. Au lieu de me réjouir, ma liberté commence à me peser...

— Et tu soupIRES, comme si tu avais de terribles soucis...

— Oui... mais est-il possible que tu n'aies pas encore deviné quelle est la raison de mon chagrin ?

— Non, je ne devine pas...

— Eh bien je suis triste de te voir toujours affligée. Brigitte... je ne t'ai pas encore vu sourire une seule fois.

Les lèvres de Brigitte se crispèrent.

— Tu es si jeune, Brigitte... continua Hannsheinz ; lorsque je te regarde, je pense à une rose, qui aurait été brisée par la tempête.

Hannsheinz de Elbingen détourna la tête, pour ne pas montrer la rougeur qui lui était montée aux joues.

— Pourquoi ne continues-tu pas ? demanda Brigitte.

Hannsheinz réfléchit... puis il continua tout doucement, comme se parlant à lui-même.

— Quand un jardinier trouve après une nuit de tem-

pête, une rose brisée, il la prend doucement entre ses mains et la porte dans la maison. Il la met dans un vase, la soigne, et s'arrange pour éloigner d'elle, tout ce qui peut nuire à sa beauté.

Brigitte sourit amèrement.

Hannsheimz se pencha vers elle et essaya de regarder ses yeux.

— Tu devrais te distraire, Brigitte. Pourquoi ne viens-tu pas avec moi, au théâtre, ou au concert ? Nous sommes tous deux si jeunes, nous pourrions danser. La danse chassera la tristesse de ton cœur.

Brigitte fit un geste d'effort.

— Je t'en prie, Hannsheimz, ne parle pas ainsi, tu oublies que je suis en deuil.

Hannsheimz soupira profondément.

— Ce deuil... Ne te fâche pas Brigitte, si je te dis ce que je pense. Tu exagères ton deuil....

Tais-toi... je t'en prie.

Mais il continua passionnément :

— Non, il faut me comprendre, Brigitte, tu exagères. Ton mari est mort depuis plusieurs mois, il n'est plus nécessaire de continuer à porter ces robes noires et ces longs voiles de crêpe. Cela te déprime, te rend moralement malade. Tout a des limites, Brigitte. Quand je te vois près de moi coiffée de ton chapeau de veuve, avec ce long voile, qui laisse voir à peine l'ovale de ton visage, je frissonne... oui, je te dis la vérité, quitte cette robe de religieuse, je t'en prie. Pense que ta jeunesse réclame des couleurs gaies ! Je voudrais tant te voir vêtue d'une robe blanche ! Je suis sûr que tout le malheur qui pèse sur toi en ce moment, s'en ira le jour où tu abandonneras ces habits de deuil.

Brigitte le contempla, bouleversée.

— Mais je ne peux pas quitter mes vêtements de deuil, Hannsheimz, l'année n'est pas encore passée... tu as des idées singulières.

— Mais ce que je te demande, est si peu de choses Brigitte ! Je voudrais te voir une seule fois avec une robe blanche ; nous partirons ensemble dans la montagne. Je pourrais croire que le printemps lui-même est à mon côté... car tu pourrais être le printemps pour moi, Brigitte, ton rire.. tes yeux luisants de joie seraient pour moi le soleil...

Un triste sourire parut sur le visage de Brigitte :

Doucement, comme parlant à elle-même, elle répéta :

— Le printemps... oui... tu as raison... cela pourrait être très beau.

— Pense, que l'hiver est fini, que ces beaux yeux, mornes jusqu'à présent, redeviendront vivants... ils réapprendront à voir le printemps qui chante autour de nous... si tu voulais... Brigitte.

— Je ne peux plus, Hannsheinz, je n'ai plus la force.

— Je t'aiderai... mes bras sont forts

Elle se tourna vers lui :

— Tu es si bon.....

— Je voudrais prendre sur moi tout ce qui t'opprime, Brigitte. Tu ne devrais plus être triste, ni même penser au passé. Regarde le soleil, Brigitte. Viens demain avec moi ; mets une robe blanche, tu verras que le monde te paraîtra changé. Je t'en prie !

Le lendemain, Brigitte avait revêtu une robe claire.

Elle ressemblait à une fleur à peine éclosée, qui se tourne timidement vers la lumière et qui craint de s'épanouir au soleil.

Hannsheinz ne dit pas un mot, mais il baisa la main de Brigitte avec une telle ardeur, qu'elle comprit la grande joie qu'elle lui avait donnée.

Ils partirent ensemble vers le printemps.

Il faisait un temps splendide. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres, l'air était frais et pur. Tous les gens qui rencontraient semblaient être de bonne humeur.

Le printemps est un grand magicien ; il sait faire renaître la joie de vivre.

Même Brigitte ne pouvait plus résister au charme de cette magnifique journée.

Hannsheinze était plein de gaieté, il riait et plaisantait comme un enfant et, soudain, Brigitte remarqua qu'elle avait éclaté de rire.

Hannsheinze prit son bras, la regarda d'un air radieux et s'exclama :

— Tu vois, Brigitte, tu as retrouvé ton rire !

Brigitte soupira longuement, mais c'était un soupir de soulagement.

— Cela ne peut pas être un crime... dit-elle doucement.

— Non, chérie, maintenant tu guériras, et tu seras enfin convaincue que la vie appartient aux vivants et non aux morts.

— Tu as eu raison, Hannsheinze... Brigitte lui sourit tendrement, maintenant, je commence à croire à ma guérison.

Il prit son bras, ils escaladèrent gaiement la montagne, comme s'ils voulaient abandonner là toute la tristesse, qui les avait déprimés dans la vallée. Ils voulaient s'élever vers les cimes, recommencer une vie nouvelle.

Mais au bout de quelque temps, Brigitte se pencha sur l'épaule de Hannsheinze.

Inquiet, il la regarda.

— Tu es fatiguée ? demanda-t-il à voix basse.

Elle secoua la tête et sourit.

— Non, je ne suis pas encore fatiguée, je pourrais continuer à marcher près de toi toute ma vie.

Il serra son bras plus fort.

— Si je te prenais au mot, Brigitte ? Si je te demandais de vivre avec moi toute ta vie, d'être ma fidèle compagne, de marcher avec moi, la main dans la main, jus-

qu'au bout de notre route, que me répondrais-tu ?

Elle ferma les yeux et ne répondit pas. Mais un doux sourire illuminait son visage.

Hannsheimz insista :

— Viendrais-tu avec moi ?

— Peut-être ! répondit-elle dans un souffle.

Sans dire un mot, Hannsheimz de Elbingen lui baisa la main. Il n'insista pas. Il fallait lui laisser encore du temps, pour oublier... recouvrer son équilibre moral.

Mais ce jour lui avait apporté la joie, qu'il souhaitait depuis de longues années.

Il resterait près d'elle ; il veillerait sur elle et, peu à peu, l'amour s'éveillerait dans son cœur... Alors, il lui demanderait de devenir sa femme et elle ne refuserait pas...

CHAPITRE CDIX

ENTRE INTRIGANTS

Un coup de pied réveilla Dubois.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

Le jour se levait...

La clarté lui blessait la vue et il referma les yeux.

Un homme se trouvait près de lui et lui parlait.

Comme il ne bougeait pas, cet homme lui donna un nouveau coup de pied.

Dubois comprit qu'on voulait qu'il se levât.

Il fit un effort, mais tous ses membres étaient endoloris ; il s'écroula de nouveau.

Alors, des mains brutales le remirent debout.

Anxieusement, il ouvrit les yeux et regarda l'homme qui le tenait par les épaules et lui parlait une langue inconnue.

Tremblant, Dubois demanda :

— Que me voulez-vous ?... laissez-moi mourir.

L'homme comprit ce que Dubois lui disait et il se mit à rire.

— Pourquoi veux-tu mourir... petit frère... il est bien plus amusant de vivre.

Dubois était incapable de répondre.

L'autre interrogea :

— D'où viens-tu ?

Dubois ne savait quelle explication donner.

Il fixa l'étranger lentement comme dans un rêve, il se remémora les événements de la nuit.

— On m'a poursuivi et assommé, dit-il d'un ton las.

— Et probablement, on t'a aussi volé, remarqua l'autre : regarde un peu tes poches...

Dubois secoua la tête.

Les mains qui le tenaient, fouillaient maintenant dans ses poches.

Mais elles ne trouvèrent rien.

— Tu avais de l'argent ? demanda l'homme en contemplant les vêtements élégants de Dubois.

Dubois acquiesça, d'un signe de tête.

— Eh bien ! on t'a volé... car il n'y a plus rien dans tes poches. Que vas-tu faire maintenant ?

Dubois haussa les épaules.

— C'est bien pénible d'être sans argent... mais probablement tu en as encore à la maison.

Dubois le regarda et secoua la tête.

Il se souvenait, qu'il avait gardé tout son argent

sur lui. Les trois mille francs que Lepinski lui devait, il les avait touchés la veille à la banque.

C'est ennuyeux, mais ce n'est pas le plus terrible... dit-il et, soudain, il se rendit compte qu'il était bien agréable de vivre.

— Tu as raison, petit frère. On peut toujours gagner de l'argent. Viens avec moi, j'habite près d'ici. Tu peux te reposer chez moi. Peux-tu marcher ? Peut-être t'a-t-on blessé ?

Il examina Dubois des pieds à la tête et constata :

— Non, on t'a assommé... tes yeux sont pleins de sang, mais ce n'est pas dangereux. Appuie-toi sur mon bras... car tu ne me parais pas très assuré sur tes jambes.

Il prit le bras de Dubois et l'emmena avec lui.

Ils sortirent de la petite rue... la pâle lueur de l'aube éclairaient de petites maisons pauvres, vers lesquelles l'inconnu entraîna Dubois.

Un escalier mal éclairé les mena dans une cave, sombre et mal aérée.

Dubois eut peur... il craignait un nouvel attentat.

Il s'arrêta, hésitant.

Mais l'autre le poussa en avant, ouvrit une porte devant lui et ils pénétrèrent dans une pauvre chambre, mal meublée où le jour entraît à peine.

— Ici, tu pourras te reposer, petit frère... dit l'homme en lui montrant un banc de bois.

— Mets-toi là et dors... je ferais du thé pendant ce temps...

Dubois regarda l'inconnu avec un regard plein de méfiance. Il ne savait pas qui il était, ni d'où il venait.

— Je ne peux pas l'empêcher de me voler ou même de me tuer s'il le veut. Autant profiter de l'occasion pour me reposer.

Il s'étendit sur la banquette, tira sur lui la couver-

ture sale, que l'homme lui avait jeté, et ferma les yeux.

Mais la peur et la méfiance ne lui permettaient pas de dormir.

Lentement, il rouvrit les yeux et observa l'homme, qui allait et venait dans la chambre.

Il alluma une petite lampe à alcool et posa dessus une casserole pleine d'eau. La vue de ces préparatifs ménagers calma Dubois.

Il allait s'endormir, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau; un homme entra, dont la figure parut très suspecte à Dubois.

Cet homme, qui avait l'air méchant, se tourna vers son camarade après avoir longuement regardé Dubois, et dit d'une voix rauque :

— Quel est cet homme ? Que fait-il ici chez nous ?

— C'est un français, Colja. On l'a assommé cette nuit et on l'a volé. Comme je l'ai trouvé dans la Nischna-ja, je l'ai amené chez nous.

— C'était bien inutile, André... Que veux-tu faire avec lui ? Nous sommes déjà trop nombreux ici, pour encore héberger cet homme.

— Je lui donnerai du thé et j'attendrai qu'il soit un peu reposé... Puis nous verrons, ce qu'on peut faire de lui.

Dubois ne comprenait pas un mot de ce dialogue. Mais il redevint inquiet en voyant Colja s'asseoir sur un banc sans dire mot.

Enfin celui-ci releva la tête; il vit que Dubois avait les yeux ouverts et il demanda :

— Tu es à Tiflis depuis longtemps ?

Cette fois il avait parlé en français et Dubois répondit :

— Non, depuis quelques jours seulement.

— Et pourquoi es-tu venu ici ?

— J'avais des affaires à régler.

— Quelles affaires ?

Dubois réfléchit ; il ne savait que répondre.

Mais avant qu'il eut trouvé une réponse, Colja dit :

— Lorsque tu te seras reposé, tu pourrais faire une course pour nous.

— Avec plaisir, répondit Dubois qui pensait :

— J'aurais ainsi l'occasion de sortir d'ici et d'aller à l'hôtel de l'Orient pour voir Amy. Elle doit encore de l'argent et je le lui prendrais.

André avait fait du thé ; il remplit trois tasses et entendit une à Dubois.

— Comment t'appelles-tu, petit frère ? demanda-t-il.

— Lepinski !

— C'est un nom polonais...

— Mon père était polonais, ma mère est française. Mais je suis né en France. Mon père était sujet français et j'ai été élevé à Paris.

— Ah !... nous avons aussi des polonais dans notre parti.

Dubois dressa la tête :

— Quel parti ?

André jeta un regard interrogateur sur Colja et lui dit quelque mots dans leur langue.

Puis il se tourna vers Dubois :

— Je ne sais pas si on peut avoir confiance en toi ?

— Nous sommes Géorgiens, expliqua Colja après une courte hésitation, je suis cordonnier et mon ami André est étudiant. La vie que nous menons est très dure, nous mourons presque de faim et nous vivons dans ce trou, qui n'est vraiment pas une habitation humaine. Regarde toi-même.

Le regard de Dubois examina la chambre dépourvue de tout confort.

— Ce n'est pas très beau chez vous en effet, dit-il en-

fin, mais vous avez tout de même un toit sur la tête. Moi je n'ai même pas cela.

Les deux hommes le regardèrent avec étonnement.

— Comment, tu n'as pas une chambre ? demanda André. Pourtant tu es si bien habillé qu'on pourrait te prendre pour un homme très riche.

Dubois secoua la tête.

— Je ne le suis pas... Cette nuit on m'a tout pris. Si tu ne m'avais pas trouvé, je serais resté dans la rue et si je vous quitte maintenant, je ne sais où aller. Maintenant vous savez dans quelle situation je me trouve...

André et Colja échangèrent un regard ; ils délibérèrent dans leur langue, puis se tournèrent vers lui :

— Nous ne te mettrons pas à la porte, petit frère.

Peut-être notre parti pourra-t-il t'aider, car nous sommes tous pauvres et nous ne parvenons à vivre qu'en nous aidant. Nous luttons pour notre liberté. As-tu compris ?

Les yeux brillants il assura :

— Comme je vous comprends !... Si je peux vous être utile pour le parti, disposez de moi.

Les deux hommes parurent satisfaits de constater son enthousiasme.

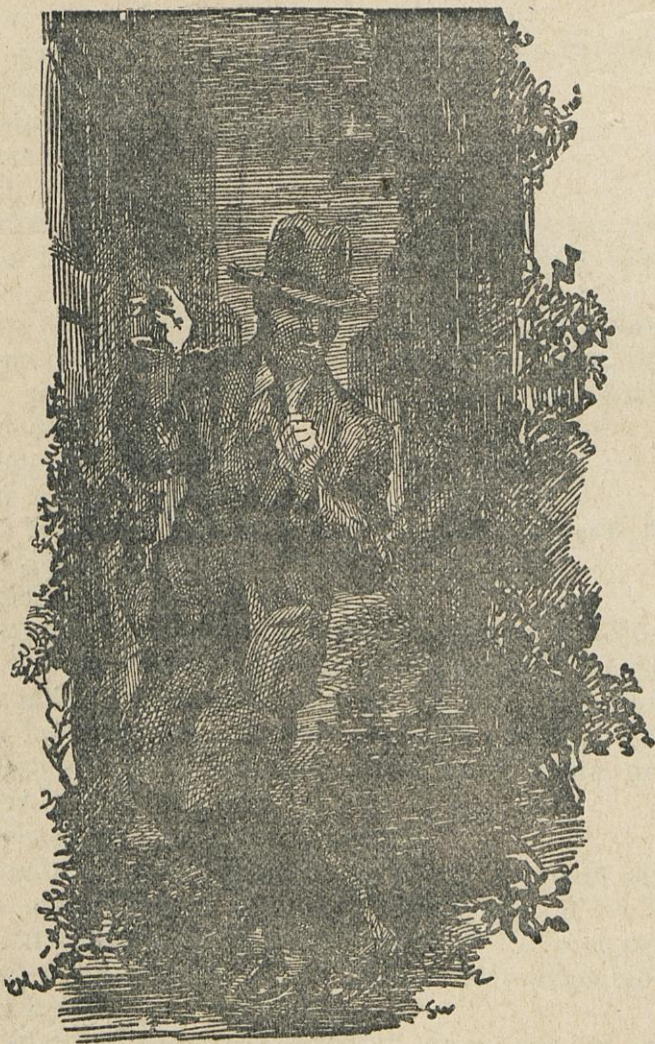
Colja dit :

— Nous allons voir, si tu peux servir à quelque chose. La première épreuve sera de porter quelque chose à l'Etat-Major te crois-tu capable de le faire ?

Dubois se mit à rire.

— Si je ne pouvais pas faire cela, il faudrait que je sois bien bête. Mais donne-moi un morceau de pain, j'ai faim.

— Excuse-moi, je n'y avais pas pensé... dit André qui coupa un grand morceau de pain noir et le tendit à Dubois.



*Il lui semblait impossible de sortir de ce laby-
rinthe de ruelles sordides.* (p. 2919).

— Mange à ta faim, petit frère. Et ensuite essaie de dormir tu auras besoin de tes forces, ce soir.

Il se tourna vers Colja, qui s'était mis à son travail près de la fenêtre et demanda :

— A quelle heure doit-il partir ?

— Vers midi.

A midi, Amy sera partie, se dit Dubois.

Je pourrais partir tout de suite, — proposa-t-il, — je voudrais tant vous montrer que je puis vous être utile.

— Non, il est encore trop tôt, répondit Colja, tapant sur une botte, qu'il tenait entre ses genoux, il n'est pas encore six heures. Fais comme je te l'ai dit, dors maintenant et pars à midi.

— Comme tu voudras !

Dubois finit son pain et but le thé non sucré.

Lorsqu'il eut fini son déjeuner il rendit la tasse à André et s'étendit sur la banquette.

Il réfléchissait à sa situation.

L'ordre de Colja lui procurerait l'occasion de s'enfuir d'ici. Il était décidé d'avance à ne pas aller à l'Etat-Major, mais il essaierait de tirer un peu d'argent de ces deux hommes pour pouvoir rentrer à l'hôtel. Puis il irait chercher l'intermédiaire qui devait l'aider au cas où Amy aurait disparu.

Mais peut-être serait-elle encore là.

Il prépara un plan, médita sur ce qu'il devait raconter à la jeune femme. Il lui affirmerait qu'il n'avait nullement eu l'intention de se débarrasser d'elle et lui expliquerait son véritable projet. Elle serait probablement enchantée et prête à l'aider.

Maintenant, il avait des remords, de ne pas lui en avoir parlé tout de suite... il lui aurait ainsi épargné beaucoup de désagréments.

Mais il avait cru devoir intimider cette femme, et

c'était seulement maintenant, qu'il voyait qu'il aurait dû jouer cartes sur table, pour la gagner.

Peut-être, aurait-il l'occasion de réparer ses fautes.

En pensant à tout cela, il s'endormit et se mit à rêver. Toutes les terreurs de la nuit précédente revenaient dans son rêve et il se mit à parler à haute voix.

André et Colja écoutèrent, avec grande attention tous les mots qu'il prononça, mais n'arrivèrent pas à se faire une idée nette de ce qu'il disait.

— Il faut faire attention !.. murmura Colja.

André hocha seulement la tête.

Vers midi, ils réveillèrent Dubois.

— Maintenant il faut te lever, petit frère. Essaie donc un peu de voir si tu peux marcher.

Dubois se leva, à moitié endormi.

Il chancelait un peu, mais il pouvait se tenir sur ses jambes.

— Le dos me fait mal, dit-il, et la tête me tourne encore.

— C'est le banc qui est dur ! remarqua André en lui brossant ses vêtements, qui étaient pleins de terre.

— Tu es assez costaud ! dit Colja, en le contemplant.

Je crois que nous pourrons t'utiliser. Tu as l'air de n'avoir pas froid aux yeux.

Il lui tendait un petit paquet sur lequel se détachait une adresse en gros caractères.

— Tu l'as bien deviné !.. dit en riant Dubois en prenant le paquet.

— Ce n'est pas lourd, il n'y a qu'à le remettre à la personne dont tu vois ici l'adresse.

— C'est bien !.. Mais donne-moi quelques roubles, il m'est trop pénible de me trouver sans le sou dans la rue.

— Tu auras de l'argent, dès que tu auras accompli ta mission.

— Mais je suis trop faible, pour marcher à pied jusqu'à l'Etat-Major. Donne-moi de l'argent pour le tramway.

— Je te conduirai jusqu'à l'Etat-Major, dit Colja. Que le diable l'emporte, pensa Dubois, il n'y a rien à faire avec ces deux types là.

Mais il se garda bien de montrer son désappointement.

Prenant le paquet, il dit :

— Eh bien, partons !...

Mais tout son enthousiasme était tombé !

En route, il se tourna vers Colja et dit :

— Qu'y a-t-il dans ce paquet ?

— Des papiers !

— Cela n'est pas vrai, pensa Dubois, c'est trop léger...

— Je ne le donnerai pas, décida-t-il après une courte hésitation, je le déposerai quelque part dans un couloir de l'Etat-Major et je sortirai par une autre porte; Colja pourra toujours m'attendre.

Il se souvenait très bien de l'imeuble où se trouvait l'Etat-Major russe, il l'avait examiné avec soin, lorsqu'il était venu pour la première fois à Tiflis.

Colja l'accompagna jusqu'à la porte du bâtiment.

Dubois entra avec l'intention de ressortir tout de suite par l'autre entrée, mais une ordonnance l'arrêta et lui demanda ce qu'il voulait.

Dubois ne comprit pas et fit un signe de la main, pour dire qu'il voulait sortir.

Mais l'ordonnance voyant le paquet, le prit et lut l'adresse.

Puis il fit signe à Dubois de le suivre.

Mais celui-ci comme s'il ne comprenait pas, fit demi-tour du côté de la porte. Mais l'ordonnance le prit par le bras et le força à l'accompagner.

Quelques minutes plus tard, ils entraient dans une pièce où se trouvaient plusieurs officiers.

L'ordonnance s'approcha de l'un d'eux, mais sans lâcher le bras de Dubois.

L'officier vit le paquet et fixa Dubois :

— Qui êtes-vous ?

L'aventurier ne répondit pas.

L'officier tendit la main vers la sonnette, placée sur son secrétaire.

Un soldat apparut.

— Prenez ce paquet et ouvrez-le dans la cour.... commanda l'officier, mais prenez garde, ajouta-t-il.

Et, se tournant vers l'ordonnance, qui avait amené Dubois, il déclara :

— Faites attention que cet homme ne puisse s'enfuir jusqu'à ce que nous sachions ce que ce paquet contient.

Dubois sentait la catastrophe proche... il se mit à trembler... et en proie à une grande agitation il bégaya :

— Je suis français... des gens que je ne connais pas m'ont donné ce paquet et m'ont demandé de le remettre à l'Etat-Major.

L'officier le considéra d'un air incrédule et demanda en français :

— Comment vous appelez-vous ? Que faites-vous à Tiflis ?

Mais avant qu'il eut obtenu une réponse, on entendit une forte explosion.

Les officiers se précipitèrent vers la fenêtre.

Il semblait à Dubois, que le plancher commençait à vaciller sous ses pieds.

L'ordonnance le maintint et de loin il entendit la voix de l'officier.

Il savait que c'était un ordre que celui-ci donnait au soldat.

Puis il se vit entouré de quatre soldats, qui venaient d'entrer dans la salle.



Zoroaster Bey était venu prendre Amy le même soir. C'était lui, qui avait frappé à sa porte et l'avait tant effrayée.

Ils étaient immédiatement partis, avaient passé toute la nuit sur la route. Vers l'aube, enfin ils arrivaient à la maison de Zoroaster.

Amy fut surprise de ce qu'elle voyait.

Si, jamais elle se s'était fait une idée de la maison d'un prince caucasien, elle aurait été bien déçue.

Car le « château » de Zoroaster Bey s'accrochait comme un nid d'aigle à la pente rapide d'une montagne et il n'avait rien de princier.

La maison était vieille et laide, les chambres étaient petites et basses et avaient l'air de chambres de paysans.

La vieille princesse Tamara et ses filles Adja et Fimotchka vinrent à la rencontre d'Amy.

Mais leur accueil ne fut pas très cordial.

La mère de Zoroaster, une vieille femme à l'air dur observa Amy d'un œil qui ne promettait rien de bon.

Et Adja et Fimotchka, deux jeunes filles extrêmement belles, la contemplèrent d'un regard chargé de mépris, sans dire un mot.

— Cela va être agréable, se dit Amy... je n'y resterais sûrement pas longtemps.

Zoroaster dit à une servante de servir le déjeuner.

Puis il amena Amy dans une petite pièce, où se trouvait une grande table ronde et plusieurs chaises.

Mais Amy hésita, elle voulait attendre la venue de la mère et des sœurs de Zoroaster.

Ils attendirent quelques minutes, mais la princesse Tamara et ses deux filles ne se montrèrent pas ; et lorsque la servante eut apporté le déjeuner, qui consistait en pain noir et en lait de chèvre, Zoroaster se tourna vers Amy :

— Mettons-nous à table, mademoiselle, vous avez certainement faim.

— Nattendons-nous pas votre famille ? demanda-t-elle.

Zoroaster se montra un peu confus et déclara :

— Je crois qu'elles ont déjà mangé ; ne les attendons pas.

Il coupa le pain et le lui tendit.

Amy mangea avec dégoût le pain sec et but le lait de chèvre.

— Ce ne sera pas une vie de prince... pensa-t-elle déçue.

Mais, pour le moment elle avait échappé à un grand danger et elle devait être satisfaite de se trouver là, sous la protection de Zoroaster Bey.

CHAPITRE CDX

UNE DEMANDE EN MARIAGE

PEU ORDINAIRE

Esterhazy était plongé dans ses réflexions quand on frappa à la porte.

L'ancien officier fronça les sourcils.

Etait-ce madame Brown qui revenait encore une fois, pour continuer la scène ? Ou venait-elle simplement se rendre compte s'il avait déjà commencé à faire ses malles ?

On frappa de nouveau, plus fort. Et tout de suite, la porte s'ouvrit. Harriet Brown entra.

En voyant la mine maussade de son ami, la jeune fille se mit à rire et se penchant tendrement vers lui, elle l'embrassa en disant :

— Je ne me suis pas trompée, en pensant que la scène que maman t'a faite t'a ennuyé. Mais il ne faut pas prendre ses criailleries au sérieux.

Esterhazy haussa les sourcils d'un air étonné :

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne t'imagines tout de même pas, que je permettrais à maman de te mettre à la porte ?

— Je ne crois pas, que tu aies beaucoup d'influence sur ta mère, ma chère petite. Je crains fort que tu n'aies pas voix au chapitre...

— Sais-tu ce que je viens de lui dire ?

— Non !

— Je lui ai dit, que si elle s'obstinait à te faire partir, je partirai avec toi...

Esterhazy eut un rire forcé.

— Je ne pense pas que tes menaces effraieront ta mère, mon enfant.

— Tu te trompes... Elle a tellement peur des comérages du quartier.

— Mais elle m'a déjà dit que je t'avais compromise...

Harriet approuva d'un signe de tête.

— Sans doute et elle a raison, Ferdinand. Mais le scandale serait encore plus grand, si je partais avec toi !

— Tu ferais là, vraiment, une grande bêtise, ma petite.

— Une bêtise ?

— Oui, car je suis sans le sou en ce moment. Je suis plus pauvre qu'un mendiant et je ne sais pas lorsque je pourrais disposer de mon argent. Toutes mes ressources sont actuellement épuisées. Tu vois, je te dis la vérité sur ma situation matérielle. Ce serait folie de ta part que de vouloir partager ma misère.

— L'amour ne raisonne pas ainsi...

Esterhazy regarda Harriet d'un air incertain.

— Qu'as-tu dit ? Je ne puis croire ce que j'ai entendu...

— Oui, Ferdinand, je t'aime, et je suis décidée à partager ta misère s'il le faut...

— Cela est très joli dans les livres, mon enfant, mais dans la vie, c'est autre chose.

— Tu ne me prends pas au sérieux ?

Il haussa les épaules.

Tu étais si distante il y a peu de temps encore, tu t'es toujours refusée et tu m'as évité autant que tu le pouvais...

— Parce que je ne connaissais pas encore l'amour... Tu me l'as appris et maintenant je sais combien il est beau d'aimer et d'être aimée. Je ne veux plus me séparer de toi. Je resterai toujours avec toi ! Que tu sois riche ou pauvre, cela m'importe peu ; je ne veux pas te perdre...

Esterhazy se sentit flatté ; il sourit et attira la jeune fille près de lui.

— Tu es une petite sotte c'est maintenant seulement que je vois combien tu es naïve.

Il l'embrassa tendrement et un sourire heureux glissa sur les lèvres d'Harriet qui murmura :

— Aucune des femmes, que tu as tenu dans tes bras, ne t'a aimé comme je t'aime, Ferdinand. Nous ne pouvons pas nous séparer, nous devons lutter pour notre bonheur...

Esterhazy s'amusait des paroles de la jeune fille :

Elle est un peu toquée, pensait-il, mais cette passionnette pourra peut-être me rendre service.

Et il répéta avec insouciance :

— Oui, ma chérie, nous lutterons pour notre bonheur...

— Et nous arriverons à notre but, Ferdinand, si nous restons ensemble.

Il la regarda sous ses paupières mi-closes :

— Quel est ton but, ma petite ?

— Comment peux-tu me demander cela, Ferdinand ? Quel est le but de tous les amoureux ?

Il hocha la tête. Il ne devinait pas l'intention d'Harriet et il répondit évasivement :

— Le bonheur est leur but, chérie.

— Et où trouvent-ils leur plus grand bonheur ?
insista Harriet.

Esterhazy secoua la tête :

— Ils trouvent leur bonheur dans...

Il s'arrêta court, ne sachant pas quoi dire.

— Dans le mariage, Ferdinand... Le mariage est le but de tous ceux qui s'aiment.

Doucement, Esterhazy se mit à siffler.

Maintenant il avait compris, ce qu'Harriet Brown voulait. Elle avait l'intention de se faire épouser...

Grand Dieu !.. toutes les femmes étaient bien les mêmes. Quelle ennuyeuse situation. Il s'était à peine débarrassé de l'une, qu'une autre lui sautait au cou.

Il n'avait pas la moindre envie de se marier.

Tendrement, il caressa les cheveux d'Harriet et murmura :

— Ma petite chérie... tu es vraiment bien bête... Dois-je t'apprendre, que le mariage tue l'amour ? N'est-ce pas beaucoup plus beau ainsi ?

Mais Harriet le regarda d'un air indigné.

— Non, c'est laid, Ferdinand, de vivre ainsi. Et il est terrible de savoir que les gens parlent de nous et qu'ils vont abîmer mon honneur. Non, Ferdinand, si tu m'aimes vraiment tu dois te marier avec moi.

Esterhazy se leva et se mit à arpenter la chambre. Il avait l'air très inquiet.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, ma petite... s'écria-t-il, le mariage... c'est une chose bien grave.

— Je le sais, dit Harriet révoltée, mais je ne veux pas me perdre comme tant de mes amies. Je ne veux pas être la maîtresse d'un homme riche, je veux être sa fiancée et ensuite sa femme.

Esterhazy s'arrêta devant elle et la prit par le menton.

— Tu es très ambitieuse, ma chérie...

— Je suis une honnête femme, Ferdinand, tu auras dû y penser.

— Ce n'est pas une raison pour se marier tout de suite ! Nous pourrions très bien vivre ainsi...

— Crois-tu que ma mère se contentera de cela ? Tu connais ses idées. Elle ne te laissera la chambre et ne te donnera de l'argent qu'à la condition d'avoir certaines garanties.

— Et t'épouser serait une garantie ?

— Mais, naturellement. Toute mère cherche à marier sa fille.

— Malheureusement !

— Mais si personne ne voulait plus se marier, l'humanité n'existerait plus. Et tu ne peux demander à ma mère de te faire crédit alors que tu n'es qu'un étranger pour nous. Si tu étais son gendre, la situation changerait tout naturellement. Mais si tu ne lui demandes pas ma main, elle n'aura plus pour toi, aucun égard...

Esterhazy soupira.

— Cela, je le crois... J'ai vu aujourd'hui quelle espèce de femme est ta mère...

— Il ne faut pas lui en vouloir... elle était de mauvaise humeur aujourd'hui, car elle savait que tu ne pourrais jamais payer tes dettes vis-à-vis d'elle. Elle pourrait même te dénoncer à la police et tu peux facilement imaginer ce qui en résulterait.

Esterhazy se mit à rire.

— Je comprends. Il n'y a pour moi que deux solutions : ou je me marie avec toi, ou ta mère me dénonce à la police et je vais en prison. Au fond, il n'y a pas grande différence. On est en prison dans les deux cas. N'en parlons plus !... Je préfère la prison du mariage.

Harriet lui sauta au cou :

— Tu vas m'épouser ?

— Puisqu'il n'y a pas d'autre solution... Je veux bien le faire.

Elle l'embrassa tendrement et s'écria :

— Maintenant, je serais la comtesse de Voilement et toutes mes amies crèveront de jalousie.

— C'est là, l'essentiel pour vous autres femmes.

— Non, ne dis pas cela, Ferdinand... je te prends parce que je t'aime vraiment.

Il fit un signe de la main :

— Je veux le croire, mais n'en parlons plus.

— Allons voir ma mère, elle nous attend avec impatience.

— Tu as raison, il vaut mieux arranger vite tout cela.

Harriet, blessée au cœur, le considéra :

— Tu en fais une tête, on dirait que tu es bien malheureux !

Il se défendit :

— Tu te l'imagines. Je suis très content, que tu aies trouvé une solution, car vraiment, je n'aurais pas su comment vivre sans toi.

Et pour étouffer tout soupçon, il l'embrassa tendrement encore une fois.

Mais lorsqu'il accompagna Harriet à la cuisine, où Mme Brown les attendait, il pensait qu'un meurtrier qu'on mène à l'échafaud ne devait pas se sentir plus mal à son aise que lui...

Il n'eut pas besoin d'expliquer à Mme Brown la situation, car lorsqu'elle les vit entrer ensemble, elle dit :

— Eh bien ! vous êtes d'accord ?

Esterhazy s'inclina cérémonieusement devant elle et, d'un ton solennel, dont l'ironie échappait aux deux

femmes, il prononça :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

Harriet considéra sa mère d'un air triomphant :

— Eh bien, es-tu contente, maintenant ? Ta fille va devenir comtesse de Voilemont !

Le visage de Mme Brown était radieux.

Elle ouvrit les deux bras :

— Mon cher gendre...

Un instant après, elle embrassait Esterhazy en sanglotant :

— Oh ! si mon cher mari avait pu voir cela ! bégayait-elle... notre fille se mariant avec un véritable comte !

Mais Esterhazy ne répondit rien. Il n'avait plus qu'un désir, celui de sortir aussi vite que possible de cette atmosphère bourgeoise.

Mais les deux femmes ne voulaient plus se séparer de lui; elles avaient déjà préparé un dîner de fiançailles, et Mme Brown alla chercher quelques bouteilles de vin à la cave.

Esterhazy s'accoutumait peu à peu à son destin; il finissait par se dire qu'en somme ce mariage valait mieux que d'être jeté à la rue et d'y rester, sans toit et sans nourriture.

Après quelques libations, il trouvait même Harriet jolie. Il devenait de plus en plus tendre et la jeune fille était convaincue qu'il l'aimait vraiment.

Mme Brown, au comble de la joie fit un petit tour dans le voisinage, pour raconter à qui voulait l'entendre, que sa fille s'était fiancée avec le Comte de Voilemont.

Ce fut ainsi que Ferdinand Esterhazy se maria de nouveau.



CHAPITRE CDXI

MAUVAISES PREDICTIONS

Zoroaster revint de la ville, où il avait passé deux jours pour faire des achats.

Quand il revint, il vit qu'Amy avait l'air triste et ennuyée.

— Qu'avez-vous, Amy ? Vous ne vous sentez pas bien chez moi, vous manque-t-il quelque chose ?

Elle secoua la tête :

— Non, il ne me manque rien. Mais j'ai le sentiment d'être une intruse pour votre famille et cela me fait de la peine.

Zoroaster rougit :

— Ma famille n'est pas habituée à vivre avec des étrangers et vous ne devez pas croire, qu'on vous évite, parce que vous ne les rencontrez pas souvent. On craint de vous gêner, c'est tout !

Il essayait de parler d'un ton assuré, mais il était facile de démêler qu'il ne disait pas la vérité.

Il n'avait pas tardé à se rendre compte que sa mère et ses sœurs détestaient Amy ; elles refusaient même de lui parler, parce qu'elles la considéraient comme une